



HAL
open science

De la rue à la scène : une analyse des interactions entre festivals punk-féministes et mouvements sociaux

Louise Barrière

► **To cite this version:**

Louise Barrière. De la rue à la scène : une analyse des interactions entre festivals punk-féministes et mouvements sociaux. Séminaire Arts et Industries Culturelles du 2L2S, Nov 2018, Metz, France. hal-02560021

HAL Id: hal-02560021

<https://hal.science/hal-02560021>

Submitted on 19 May 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Louise Barrière
Doctorante Contractuelle, Musique et Arts du Spectacle
2L2S/Univ. Lorraine

De la rue à la scène : une analyse des interactions entre festivals *punk*-féministes et mouvements sociaux.

Résumé

Depuis le début des années 2000, tout un réseau de festivals répondant au nom de *Ladyfest* se développe à travers le monde. À son origine se trouve un premier événement, organisé à Olympia, Washington aux États-Unis en 2000, et inspiré par l'héritage du mouvement *punk*-féministe des *Riot Grrrls*. L'ensemble de ces événements se donne pour objectifs de visibiliser et valoriser le travail des femmes au sein de la scène *punk* ainsi que d'y propager des idées et des valeurs féministes. Ils sont ainsi généralement divisés en deux parties, avec des ateliers et des débats portant sur des questions politiques en journée, puis des concerts en soirée. Ils mêlent en fait concrètement musique, politique et militantisme, si bien que certains vont jusqu'à intégrer des manifestations à leur programmation.

Cette présentation s'appuie sur mon corpus de thèse, c'est-à-dire l'analyse de la programmation d'une centaine de festivals *punk*-féministes qui se sont déroulés en France et en Allemagne depuis 2003. J'y proposerai de replacer ces événements dans l'histoire du féminisme depuis les années 1970, en interrogeant les influences politiques qui nourrissent leur conception, les interactions entre festival et mouvement social, ainsi que la mise en musique de leurs revendications.

INTRODUCTION

Histoire des mouvements *punk*-féministes

Le *punk* féminisme n'est pas un sous-genre du *punk* au sens musicologique, mais davantage une réponse politique à la domination masculine qui pouvait régner dans la scène *punk*. Il débute avec mouvement *Riot Grrrl*, dans les années 1990, aux États-Unis, surtout autour d'Olympia et de Seattle. Il s'organise dans un premier temps autour de groupes (Bikini Kill, Bratmobile, etc.), et de fanzines (*Jigsaw*, *Sister Nobody*, etc.) qui posent ses bases idéologiques. Se forme peu à peu un réseau qui s'étend principalement sur le territoire états-uniens.

À partir de 2000, nous entrons dans la seconde période du mouvement, qui a subi un effondrement dû à la récupération médiatique de ses groupes fondateurs ; ce qui a engendré de nombreuses tensions parmi les activistes. Pour autant l'esprit et les idées de la culture *Riot Grrrl* ne disparaissent pas de la scène, mais prennent une forme différente marquées par un "retour à l'*underground*", ce qui se manifeste notamment par l'organisation de festivals avec la première *Ladyfest* à Olympia.

Ce festival se définit comme :

« un événement communautaire à but non-lucratif, créé par et pour des femmes, afin de permettre à celles-ci de montrer, célébrer et encourager leurs talents et leur travail artistique, organisationnel et politique. Le programme comprendra des performances scéniques de groupes, d'artistes pratiquant le spoken word (une discipline proche du slam *NdT*), d'auteurs, de plasticiens, et plus encore !!! Il y aura des ateliers, des discussions et des soirées pour danser. C'est un événement organisé par des femmes, mais tout le monde est le bienvenu ! »¹

Il constitue un modèle qui, dès l'année suivante, est reproduit et adapté par d'autres collectifs

1 « *Ladyfest is a non-profit, community-based event designed by and for women to showcase, celebrate and encourage the artistic, organizational and political work and talents of women. It will feature performances by bands, spoken word artists, authors, visual artists and more!!! It will include workshops, panels, and dance parties. This is a woman-run event but all are welcome to attend.* » in *ladyfest.org*

locaux, à l'international. Ceux-ci en reprennent notamment l'organisation en deux temps, avec en journée des débats et des ateliers, et en soirée des concerts. Le concept arrive simultanément en France et en Allemagne en 2003.

Ces festivals constituent un objet d'étude intéressant en ce qui concerne les mouvements *punk-féministes* car ils contribuent à la formation de plateformes d'interactions théoriques et artistiques, où se rencontrent et échangent notamment des militantes féministes, des créateurs de labels, des groupes de musique. Ils cimentent d'une certaine manière la scène et en cristallisent les réseaux.

***Punk*, musique et DIY**

Il est important de comprendre qu'ici le *punk* n'est pas tant un style de musique qu'une manière de faire de la musique qui s'appuie sur le principe du « *Do It Yourself* », qui pose qu'il n'y a pas besoin de compétences professionnelles pour faire de la musique. En ce sens, la culture *punk* met en avant la figure de l'amateur, lequel est fortement sollicité à s'investir selon ses envies et ses moyens dans le développement de « sa » scène. Le groupe de *punk* hardcore allemand Respect My Fist chante notamment « Le *punk* ce n'est pas que du *punk*, mais aussi du *hardcore*, de la pop et du rap »² balayant ainsi les frontières entre les styles musicaux au profit d'une manière de pensée commune.

Choix du terrain

Je suis partie du terrain local, donc la France. Seulement c'est une scène *punk-féministe* qui est plutôt en retrait au niveau européen (ou mondial). Il fallait donc étendre ce terrain pour obtenir suffisamment de « matière première » à la réalisation d'une thèse. L'Allemagne, à ce titre, était un choix intéressant car c'est un des pays les plus dynamiques en Europe (devant même le Royaume-Uni), si on en croit les bases de données *ladyfest.org*, *grassrootsfeminism.com*, ou encore le wiki *Ladyfest* (cependant, ces sites ont cessé de recenser les événements ayant eu lieu après 2012).

En effet, si le phénomène « *Ladyfest* » n'y arrive qu'en 2003, comme en France, (contre 2001 pour le Royaume-Uni, soit juste un an après la *Ladyfest* Olympia), trois festivals y sont déjà organisés, et le chiffre augmente encore les années suivantes. On peut faire l'hypothèse que les *Frauenfest* qui y sont organisés dès les années 1960-70 ont également constitué une sorte d'influence-tremplin/un terreau fertile.

J'ai commencé ce travail en m'appuyant sur une base de données qui recense tous les festivals *punk-féministes* qui se sont déroulés en France et en Allemagne depuis 2003. Quand c'est possible, sont également précisés les dates, les prix d'entrées, les programmations (d'ateliers, débats, concerts et soirées) et les lieux. Je travaille en ce moment à la réalisation d'entretiens avec différents membres de la scène (organisatrices de festival, organisatrices de débats ou d'ateliers, musiciennes notamment).

Je me suis également intéressée de plus près aux groupes programmés et à leur production musicale : leur style de musique, leurs morceaux et les thématiques qu'ils y évoquent.

Problématique et évolution.

Lorsque j'ai commencé ma thèse je voulais m'intéresser aux transferts culturels États-Unis – Allemagne – France mais au seul regard du mouvement *Riot Grrrl* ou des festivals *punk-féministes*. C'est-à-dire que j'interrogeais uniquement la manière dont par exemple le concept des *Ladyfest* part des États-Unis pour arriver en France et en Allemagne, la manière dont il évolue par la suite et dont les festivals français et allemand vont se démarquer du modèle originel (la *Ladyfest* Olympia). La question restait vraiment focalisée sur le *punk-féminisme*. Mais au fil de mes recherches, j'ai commencé à me dire qu'il pouvait y avoir des influences à la fois politiques ou artistiques extérieures qui ne s'articulaient pas forcément uniquement autour de cette scène mais venaient aussi la nourrir ponctuellement ou régulièrement, et j'ai souhaité approfondir davantage cette question.

² “*Punk* ist nicht nur *punk*, auch *hardcore*, pop und rap” Respect my Fist - *Punk?!* (respectmyfist.bandcamp.com | respectmyfist.blogspot.de)

Aujourd'hui je m'intéresserai plus spécifiquement aux influences politiques, et je proposerai de replacer les festivals *punk*-féministes que j'étudie dans l'histoire du féminisme depuis les années 1970, en interrogeant les influences politiques qui nourrissent leur conception, les interactions entre festival et mouvement social, ainsi que la mise en musique de leurs revendications.

En effet, lors de mes premiers entretiens, pendant des temps d'observations sur différents festivals, je posais dans un premier temps des questions à mes enquêtées (généralement des membres du collectif organisateur du festival) autour de la musique, et souvent plus spécifiquement du *punk* (leur histoire avec la scène *punk*, etc.) – puis des questions autour du féminisme, plutôt dans un second temps. Il arrivait assez souvent que la personne interrogée me réponde « ah moi le *punk* j'ai découvert ça après avoir rejoint ce collectif », ou « ah pour la musique il vaut mieux que tu demandes à Unetelle, moi j'aime bien mais je ne m'y connais pas plus que ça ». Ces mêmes enquêtées se révélaient généralement beaucoup plus bavardes quand l'entretien abordait les questions *queer* ou féministes. Bien que les événements où nous nous étions rencontrées, ainsi que leurs collectifs organisateurs, mêlaient systématiquement musique *punk* et questions féministes, certaines des participantes présentaient ainsi un profil assez tranché, davantage intéressées par des formes d'engagement politiques, elles s'étaient généralement retrouvées là suite à un désir de s'engager dans des formes plus « *underground* » de militantisme que ce que leur proposaient les associations LGBT ou féministes institutionnelles. Je n'ai par contre jamais rencontré la situation inverse – c'est-à-dire des enquêtées intéressées uniquement par la musique et pas du tout par l'aspect politique des collectifs. [RQ : Ça existe du côté des groupes]

Dans la mesure où ces enquêtées participent aussi à l'organisation du festival avec leur bagage politique, les influences qui servent à la construction des festivals *punk*-féministes des années 2000 et 2010 ne devaient donc pas se restreindre aux mouvements *Riot Grrrl* et *Queercore* ou au modèle de la *Ladyfest* d'Olympia, dont l'impact n'a pas réellement dépassé le cadre musical. Afin de saisir plus précisément le phénomène, il fallait donc remonter plus loin dans l'histoire du féminisme comme mouvement social.

Je m'intéresserai aujourd'hui à trois formes de mobilisation et de militantisme qui trouvent leurs origines dans les années 1970 (les marches « *Reclaim the Night* », les « *consciousness-raising groups* » et les « *gay prides* ») et j'interrogerai leurs liens avec les festivals *punk*-féministes.

I. RIPOSTER FACE AU HARCÈLEMENT : *Walpurgisnacht* et autodéfense féministe.

Dans le calendrier païen, la nuit de Walpurgis, qui a lieu entre le 30 avril et le 1er mai, est associée au sabbat des sorcières. Elle a à ce titre été représentée dans des romans, films, pièces de théâtre ou encore mise en musique à de nombreuses reprises. Mais ce n'est pas de ça qu'il s'agit ici.

En effet, nous sommes le 30 avril 1977 – année par ailleurs majeure dans l'histoire du mouvement *punk*, bien que cela ne soit pas lié – et des manifestations sont organisées simultanément dans plusieurs villes de RFA (Bochum, Francfort, Cologne, Hanau) autour du slogan féministe « *Wir erobern uns die Nacht zurück* ». Des femmes se réunissent peu après minuit, déguisées en sorcières, et manifestent dans les rues du centre-ville, protestant contre le harcèlement sexuel, le viol, les violences ; tout ce qui pouvait être pour elles source d'insécurité lorsqu'elles parcouraient ces mêmes rues, seules, la nuit.

Se développe sur cette base un réseau qui s'étend peu à peu au niveau international. Le concept part d'Allemagne, puis gagne l'Angleterre, les États-Unis, la Belgique, l'Australie, le Canada, la Nouvelle-Zélande, etc. Des collectifs locaux organisent des manifestations de femmes qui répondent au nom de « *Reclaim the Night* » (et « *Take back the Night* » aux États-Unis et au Canada), raconte Finn MacKay³. Au fil des années, ces manifestations connaissent parfois quelques

3 MacKay (2015), *Radical Feminism : Feminist activism in movement*, Londres : Palgrave MacMillan.

évolutions, en s'emparant par exemple de revendications ayant trait au « féminisme intersectionnel » ou aux questions *queer*, ou en s'ouvrant à la mixité (comme ce fut le cas à Londres).

Des marches ont également été organisées sur ce même modèle en France, et le mouvement se poursuit encore de nos jours, comme le montrent ces affiches.



Quels liens avec nos festivals *punk*-féministes ?

Tout d'abord : un festival reprend le nom d'origine : le *Noc Walpurgii* qui se déroule à Berlin tous les deux ans. Par ailleurs, le festival était auparavant organisé en Pologne à Varsovie (plus précisément : de 1996 à 2012), d'où son nom polonais. Il a dorénavant lieu au Köpi, un squat du quartier de Kreuzberg. Il est notamment organisé par les labels *Emancypunx Records* (qui est entièrement aux groupes *punk*-féministes) et *Refuse Records*.

Le festival a lieu à la même date que la *Walpurgisnacht* originelle : le 30 avril. Le site *web* de l'événement mentionne que :

« Le festival *Noc Walpurgii* est né à Varsovie, Pologne en 1996. Il est organisé tous les deux ans. En Pologne, ce fut un des premiers événements à se pencher sur les luttes contre le sexisme et l'homophobie ainsi que sur la valorisation de la présence de femmes ou de personnes *queers* dans la scène *punk hardcore* underground. (...) Nous soutenons les activités qui s'inscrivent dans un cadre anarcho-féministe ainsi que dans d'autres formes de luttes contre le patriarcat. »⁴

Du côté français, cette fois, certains festivals vont à leur tour s'emparer de cette idée de manifestations nocturnes et en organisent dans le cadre de leurs événements. C'est notamment le cas du festival *Et Biiim* de Lille, qui écrit en 2014 « Nous souhaitons marcher dans la rue la nuit parce que nous voulons dénoncer les violences et les intimidations dont nous sommes victimes, dans la rue comme ailleurs. Parce que nous voulons pouvoir sortir dans la rue sans avoir peur. Parce que nous voulons être visibles et partager un moment de solidarité, de lutte et de rage »⁵ puis « Cet appel s'adresse à toutes les personnes qui veulent pouvoir marcher la nuit (et le jour) dans la rue sans être considérées comme disponibles, sans se faire harceler ou insulter. Cet appel s'adresse à toutes les personnes qui se font discriminer tous les jours par cette société patriarcale et sexiste, autrement dit dirigée par des hommes pour des hommes »⁶, se plaçant ainsi dans la lignée des marches *Reclaim the Night*.

4 « *The Noc Walpurgii festival started in 1996 in Warsaw, Poland, and is organized every two years. It was a pioneering event in Poland which took up about such issues like the struggle against sexism and homophobia and the promotion of the presence of queers and females within the underground hc punk scene. (...) We support anarchist-feminist activities as well as other forms of anti-patriarchal struggles.* » in *nocwalpurgii.wordpress.com*.

5 *etbiiim.herbesfolles.org*

6 *Ibid.*



Nous souhaitons marcher dans la rue la nuit parce que nous voulons dénoncer les violences et les intimidations dont nous sommes victimes, dans la rue comme ailleurs. Parce que nous voulons pouvoir sortir dans la rue sans avoir peur. Parce que nous voulons être visibles et partager un moment de solidarité, de lutte et de rage.

Pour cette raison, nous choisissons la non-mixité sans mecs cisgenre, c'est-à-dire sans personnes dont l'identité de genre masculine (l'auto-définition comme mec) correspond au genre qui lui a été assigné à la naissance.

Ce que nous voulons :

* Nous voulons en finir avec les violences verbales, physiques et sexuelles, à la maison et à l'extérieur.

* Nous voulons pouvoir choisir nos modes de vie, nos sexualités, ce qu'on fait de nos nuits et l'heure à laquelle on rentre chez nous.

* Nous voulons nous habiller comme on veut sans se faire draguer, siffler, commenter, jauger, juger ou regarder de travers. Pouvoir être grosse ou maigre, épilée ou poilue, jeune ou vieille, polie ou pas, souriante ou faire la gueule, aimable ou en colère. Pouvoir porter une casquette ou un voile, une mini-jupe ou un baggy. En un mot, nous voulons être nous-mêmes sans se préoccuper des attentes extérieures!

* Nous ne voulons plus nous confronter aux regards, aux remarques et aux insultes sur nos corps, sur nos vies : « tu devrais être plus féminine », « montre voir ce qu'il y a sous tes habits », « t'es plus jolie quand tu souris », « t'es un garçon ou t'es une fille ? », « sale gouine », « mal baisée », « tu sucas ? », « t'es pas peur ? »...

* Nous voulons que cessent les discriminations au travail. Nous voulons que nos compétences soient reconnues et nous ne voulons plus être relégué.e.s aux emplois les plus précaires. Nous ne voulons plus payer le coût de leur "crise" et du capitalisme: précarité, temps partiel imposé, pauvreté, CDD, retraites incomplètes... tout en assumant (encore) une large part du travail domestique et éducatif.

Cet appel s'adresse à toutes les personnes qui veulent pouvoir marcher la nuit (et le jour) dans la rue sans être considérées comme disponibles, sans se faire harceler ou insulter. Cet appel s'adresse à toutes les personnes qui se font discriminer tous les jours par cette société patriarcale et sexiste, autrement dit dirigée par des hommes pour des hommes.

D'autres festivals vont, de leur côté, davantage se pencher sur le modèle de la *Slutwalk*, un autre type de manifestation aux visées néanmoins similaires.

Cette forme de manifestations, plus récente, se développe à Toronto au Canada en avril 2011, après qu'un officier de police ait dit à un groupe d'étudiants que si les femmes voulaient éviter de se faire violer, « elles devaient arrêter de s'habiller comme des putes ». En guise de réponse, quelques femmes organisent la première « *slutwalk* » et entendent protester contre les violences sexuelles, le viol et la culture du viol, la stigmatisation des victimes, etc. La remarque à l'origine de cette manifestation n'étant pas un simple « incident isolé » mais une idée largement inscrite dans les esprits, le modèle de la *Slutwalk* se propage ainsi très rapidement à l'international dès l'été 2011⁷. Cette année là, la *Ladyfest* Berlin propose alors à ses participant-e-s de prendre part à la *Slutwalk*, organisée la même semaine, et met également en place des ateliers de confection de pancarte pendant les deux jours précédant la manifestation. Le collectif organisateur écrit :

« Qu'est-ce que la *SlutWalk* ? Ce qui a débuté à Toronto plus tôt dans l'année est en train de devenir un mouvement global pour l'émancipation. Des gens s'emparent ainsi de la rue pour faire valoir leurs droits relatifs à leur corps, leur genre, leur sexualité et leur désir, dans le cadre de relations personnelles ou sexuelles. Nous n'en pouvons plus de vivre dans un système qui minimise les agressions, les violences et le harcèlement sexuels. Dans une société qui non seulement légitime ces actes de violence mais en tient aussi leurs victimes pour responsables. Rassemblons nous le 13 août 2011 et demandons la justice et le respect pour les survivantes (et toute autre personne touchée) dans le monde. Nous ne combattons pas uniquement le sexisme. Le racisme, la transphobie, l'homophobie et la *queerphobie* sont également partie prenante des structures hégémoniques et des conditions à l'origine de la violence sexuelle et de la culture du viol. »⁸

7 Carr (2013) 'The *SlutWalk* Movement: A Study in Transnational Feminist Activism', *Journal of Feminist Scholarship*, Iss 4, p 24-38.

8 « What's the *SlutWalk* all about? What began in Toronto earlier this year is becoming a global emancipation movement. Whether it be in personal relationships or the sex trade, people are taking to the streets in support of their rights for self-expression regarding their bodies, genders, sexuality, and desire. We are sick of living in a system that downplays sexual assault, violence, and harrassment. A society that not only legitimizes these violent acts but also

Les événements de Toronto sont ainsi replacés dans un contexte international, et les revendications qui animent la marche s'ouvrent également à une lutte contre d'autres formes d'oppression (racisme, homophobie, transphobie).

Pour finir, la « réappropriation » de la nuit devient également une thématique de chansons pour certains groupes *punk*-féministes.

Gethen, groupe d'anarcho-*punk* de Grenoble, programmé à la *Ladyfest* d'Angers (2013) écrit ainsi une chanson intitulée *Take Back the Night*. Cette chanson fait directement référence à la mobilisation collective comme vecteur d'émancipation.

Paroles :

« When you walk alone at night, you think you've got to fight wherever you go. J'en ai marre d'avoir peur quand je suis toute seule, dans la rue toute seule. Marre de me faire accoster, siffler, insulter, menacer, emmerder. Marre de baisser la tête, les mains dans les poches en tenant mes clés. TAKE BACK THE NIGHT ! J'veux pas d'tes commentaires, j'en ai rien à faire, j'suis pas là pour t'plaire. Tu crois qu'l'espace est à toi, tu t'prends pour un roi, t'as pas d'droit sur moi. J'veux plus accélérer l'pas, r'garder derrière moi ni rester chez moi. TAKE BACK THE NIGHT. But you know you're not alone. Tonight you're not stayin home. Solidarity is our weapon. Y'en a marre d'avoir peur quand on est toute seule, dans la rue toute seule. On s'approprie la rue, la nuit est à nous, pour ce soir et pour toujours. Maintenant, je me promène fière, la tête haute et les mains prêtes. TAKE BACK THE NIGHT ! Quand on est forte ensemble, avec cette énergie-là, chacune est plus forte. J'aurai plus jamais peur quand je suis toute seule, dans la rue toute seule. TAKE BACK THE NIGHT ! »

Gethen, *Take back the night*⁹.

Le groupe berlinois de *queercore* Käpt'n awesome programmé à la *Ladyfest* Mayence en 2012 avait également composé un morceau répondant au même titre. Impossible cependant d'en retrouver un enregistrement.

De cette manière les revendications qui animent les marches *Reclaim the Night* comme les *Slutwalks* sont évoquées par certains groupes (dans la mesure où ce sont des revendications assez largement partagées dans les mouvements féministes, le contraire aurait été étonnant), mais c'est davantage la revanche (individuelle) aux situations de harcèlement qui est également souvent mise en musique. Ces différents morceaux le montrent :

- KALK - *Шлюха из Бумово (Ladyfest Sarrebruck 2018)*¹⁰

Paroles :

"Ты свистишь, свистишь мне вслед: „Детка, хочешь, подвезу?“ Я смеюсь тебе в ответ - Ты с моим каблуком в глазу Не плачь, это не по-мужски. Называй меня шлюхой и блядьё, Я порву твою спесь на куски. Подавись своим Домостроем, Твоя дочь будет танцевать На твоей жалкой могиле. Венера осветит ей путь."

Traduction par le groupe :

"The sweet sound of catcalling: „Baby, do you need a ride?“ I am laughing at you and suddenly, my kitten heel is in your eye. Don't cry, men don't do that Call me a slut and a whore, I will still rip your ego apart You can choke on your Domostroy. Your daughter will dance on your pathetic grave in the light of Venus"

- Litige – *Teeth/Pavement (Ladyfest Paris 2018)*¹¹
- Grâce et Volupté Van Van – *Meute de chat/pussy gang (Ladyfest Toulouse 2006 et 2010, Berlin*

blames their victims for provoking them. Come together on August 13th 2011 and call for justice and respect for survivors and affected people worldwide. We are not only rising up against sexism. Racism, trans*, homo- and queerphobia are also part of the hegemonic structures and violent conditions responsible for sexualized violence and supporting rape culture. » Livret-programme de la *Ladyfest* Berlin 2011.

9 www.youtube.com/watch?v=FT10kNlaANg

10 kalknoise.bandcamp.com/album/

11 litigelyon.bandcamp.com/album/demo-2015

2007, Grenoble 2007, Angers 2013, Fallope Fest Limoges 2010, Et biiim 2015)¹²

• Les Fouffiz - *Viens me foutre les boules (Ladyfest Angers 2013)*¹³

Au delà de l'aspect spectaculaire de la violence de la riposte, décrite dans certaines de ces chansons, on constate également des liens avec les pratiques d'auto-défense féministes que les festivals étudiés ici héritent à nouveau des mouvements féministes des années 1970. Regina Dackweiler et Reinhild Schäfer racontent notamment dans un article intitulé «Lokal- national- international Frauenbewegungspolitik im Ruck- und Ausblick », chapitre de l'ouvrage *Neue Sozial Bewegungen : Impulse, Bilanzen und Perspektiven*¹⁴ comment le Tribunal International des Crimes Contre les Femmes qui se tient à Bruxelles en 1976 permet aux féministes françaises et allemandes de découvrir les méthodes d'auto-défense qui circulent déjà dans les réseaux nord-américains de l'époque.

Aujourd'hui encore des ateliers similaires sont proposés dans les festivals *punk*-féministes français et allemands. Ils comptent d'ailleurs parmi les plus populaires : on les retrouve en effet dans plus de 40% des programmations.

II. PRENDRE CONSCIENCE DE SON STATUT : musique et *consciousness-raising*.

Au même moment que naissent les marches *Reclaim the Night*, les « New York Radical Feminists » et le « Redstockings Collective », développent le concept des des « *consciousness-raising meetings* », qui se propagent notamment aux États-Unis et au Royaume-Uni dans un premier temps. Ce sont des « groupes de discussions, non-mixtes, focalisés sur le récit et l'interprétation d'expériences vécues par les participantes ».

Pour Burns et Van der Will¹⁵, ces groupes offraient aux femmes un espace où partager leurs expériences autour de sujets spécifiques. Pour autant ils n'étaient pas des « *Quatschgruppen* » : ils étaient systématiquement liés à un sujet spécifique (l'enfance, la sexualité, le travail, les relations aux autres femmes) et la discussion était structurée.

Si Burns et Van der Will insistent sur la différence entre les *consciousness-raising* groups et les « *Quatschgruppen* », Firth et Robinson précisent également que ce procédé n'a pas vocation à devenir une thérapie psychologique¹⁶. En effet, ils s'inscrivaient dans des dynamiques politiques et avaient vocation à être des outils de transformation sociale. Leur objectif était de replacer les expériences personnelles dans un cadre structurel général.

Dackweiler et Schäfer précisent que ces procédés, qui avaient permis aux femmes de développer une certaine connaissance théorique autour de questions comme les violences faites aux femmes ou le harcèlement sexuel au travail, n'arrivent réellement en Europe de l'Ouest que dans les années 1980¹⁷.

Revenons à la scène *punk*. Dans les années 1990, des objectifs similaires pouvaient déjà être

12 gracevoluptevanvan.bandcamp.com/album/gouines-chien

13 fouffiz.bandcamp.com/releases

14 Dackweiler & Schäfer (1999), «Lokal- national- international Frauenbewegungspolitik im Ruck- und Ausblick» in Klein, Legrand, Leif (dir), *Neue Sozial Bewegungen : Impulse, Bilanzen und Perspektiven*, Wiesbaden: Westdeutscher Verlag.

15 Burns & Van der Will (1988), *Protest and Democracy in West-Germany: Extra-Parliamentary Opposition and the Democratic Agenda*, London: Macmillan Press.

16 Firth & Robinson (2016), 'For a Revival of Feminist *Consciousness-Raising*: Horizontal Transformation of Epistemologies and Transgression of Neoliberal Timespace' in *Gender and Education*, Vol.28(3): 343-358.

17 Dackweiler & Schäfer (1999), *Op. Cit.*

attribués aux fanzines féministes du mouvement *Riot Grrrl*. Duncombe qualifie en effet les zines de « *consciousness-raising tools* »¹⁸, et Creasap renchérit : « les narrations à la première personnes sont utilisées pour personnaliser les questions politiques »¹⁹, et inversement : les autrices de zines « analysent leurs expériences de vies ainsi que celles de leur entourage, comme leurs familles ou leurs amis, leurs pairs » et « écrivent à propos de leurs problèmes, non seulement en termes de psychologie individuelle mais produisent également des analyses centrés sur des catégories sociales comme le genre, la race et la sexualité ». De cette manière elles « connectent la théorie et la vie quotidienne ».

Aujourd'hui des procédés similaires sont observables dans les festivals *punk*-féministes. Certains *workshops* sont en effet pour les participantes l'occasion de partager leurs expériences autour d'un sujet similaire. Un exemple parmi d'autres, le festival Clito'Rik qui se tient en Bretagne en 2017 propose un temps d'échanges sur le sujet « Sexualité et handicap » (réservé aux personnes handies), pour « échanger sur les sexualités, les diversités fonctionnelles, les imaginaires et les conceptions validistes des sexualités, des corps, des désirs, les pistes DIY et institutionnelles... ».

Il faut également noter que la musique peut tenir le même rôle, si on en croit le témoignage d'un des musiciens du groupe Friend Crush, dans *Our Piece of Punk* :

« Nous chantons principalement à propos de nos interactions et de nos expériences avec différentes formes de violence et d'amour. Parler ouvertement de nos propres expériences de violence, cela permet que d'autres personnes, qui ont leur propre vécu, s'identifient [à nos textes]. Ce sont à mes yeux les moments les plus magiques : quand des gens avec leurs propres expériences peuvent s'identifier aux miennes. Là, je me sens très solidaire et j'ai l'impression que collectivement on peut tout changer. »²⁰

Si le partage d'une expérience commune de « violence » peut renvoyer aux *consciousness-raising groups*, la question des « différentes formes d'amour » nous rappelle peut-être davantage les *gay prides*, les marches des fiertés LGBT.

III. REVENDIQUER UNE IDENTITÉ : *gay pride* et *queercore*.

En 1969, la police fait une descente au Stonewall Inn, un bar de New York connu pour être un « lieu de sociabilité homosexuelle ». S'en suivent plusieurs jours d'émeutes. Bien que les descentes de ce type soient à l'époque monnaie courante, à New York comme ailleurs, celle-ci occasionne dès l'année suivante une forme de commémoration, qui donne ainsi naissance aux premières formes de *Gay Pride*. Marianne Blidon écrit à ce sujet « De ce point de vue, il s'agit de la collusion entre un événement contingent et un combat plus ancien initié par les mouvements gays pour leur reconnaissance »²¹.

Le mot d'ordre de la première *pride*, en 1970, n'est autre que « *Come out !* », comme une incitation à se montrer et faire valoir ses revendications. Alors que le phénomène de la *pride* s'internationalise et s'institutionnalise de part et d'autres du globe, les groupes fondateurs du mouvement *queercore* s'attellent quant à eux à visibiliser les identités gays et lesbiennes au sein de la scène *punk*, évoquant leur décalage vis-à-vis à la fois de la scène *punk* « traditionnelle » (qui est trop hétéro), et des mouvements gays et lesbiens institutionnels (qui ne sont pas assez *punk*).

18 Duncombe (1997), *Notes from the Underground: Zines and the Politics of Alternative Culture*, London: Verso.

19 Creasap (2014), 'Zine-Making as Feminist Pedagogy', *Feminist Teacher*, Vol.24(3): 155-168.

20 « *Wir singen ja meistens über die eigenen Auseinandersetzungen mit verschiedenen Formen von Gewalt und Liebe. Und diese Offenheit mit eigenen Gewalterfahrungen (...) macht, dass andere Menschen da mit ihren eigenen Erfahrungen anknüpfen können. Das sind für mich die most magical moments, wenn Menschen mit ihren eigenen Erfahrungen an meine andocken können. Dann fühle ich mich sehr verbunden und habe das Gefühl, dass wir als Kollektiv alles verändern können.* » in Lüdde & Vetter (2018), *Our Piece of Punk: Ein queer_feministischer Blick auf den Kuchen*, Mayence: Ventil Verlag.

21 Blidon (2009), "La *Gay Pride* entre subversion et banalisation", in *Espaces, Populations, Sociétés*, p. 305-3018

Le mouvement musical place sur le devant de la scène des groupes comme Tribe 8 dont une des membres fondatrices, Lynn Breedlove fut également invitée à la *Ladyfest* Cologne 2008. Le groupe écrit par exemple *Butch in the streets*²², une chanson au ton provocateur qui rappelle les débuts du *punk*.

Ou Pansy Division, qui proposent une reprise satirique de *Smells like teen spirit* de Nirvana, intitulée *Smells like queer spirit*²³.

On retrouve ainsi des groupes qui poursuivent ce même objectif programmés dans des festivals *punk*-féministes, comme le groupe de *hardcore* suédois Iron invité au Noc Walpurgii 2014 et sa chanson *Cum out and Play*.

Paroles

« *To hell with your morals, I'm gonna be a slut. Sex positive hardcore I just can't get enough. Kinky, queer, trans, straight or gay, Hardcore punks let's have some fun : come out and play ! I've had it with judgement, I want to explore. If you are the master Can I be your whore? Kinky, queer, trans, straight or gay, Hardcore punks let's have some fun : come out and play! Never ever wanna be bored, Fuck fuck fuck fuck fuck me some more ! Fuck the norm, Fuck to win, Bash the bigots, Bash their fucking heads in !* »²⁴

Ou encore la rappeuse Sookee et son morceau *Purpleize Hip Hop*.

Paroles

« *[Hook] How can one purpleize hip hop? We don't imitate - we intimidate [Vers 2] Man munkelt ich sei Hetenfeindlich - so ein scheiß! Ich bin cool mit jeder Hete, die "Pro Homo" teilt. Check Pyro, Kobito, Refpolk und Gips. Alles satte Features, Homes, und ihr Rap's der Shit. Endlich feiern alle Queers Hiphop wieder Und der Grund ist offensichtlich: meine Hits sind lila. Queer Leben ist kein Partymotto, dis Teil geht tiefer. Quing is Bitch, Butch, Dyke and Diva. By the way, niemand malt in einem Set rum, Lass mich nich vereinnahmen, wo is der respekt und Bin kein Instrument für Etikettenschwindel. Die Lügen führen dazu, dass mir die Kräfte schwinden Hab jahrelang geduldet geduldet zu werden. Ich erwarte keine Huldigung oder Ehre Aber scheiße, Alter, dis mein Raum und meine Zeit Und ich fickte keine Mackerrapper, weil ich sie beiß.* »²⁵

En France, Vices et Râlements Déviants reprennent le slogan du FHAR – Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire (un groupe gay et lesbien des années 1960-70) avec leur titre *Nous sommes un fléau social*.

CONCLUSION

L'histoire des mouvements féministes est souvent pensé par vagues : première, deuxième, troisième, et même quatrième vague. Chacune est censée être rattachée à une période et à un type de féminisme bien précis, et les mouvements *punk*-féministes sont à ce titre plutôt rattachés à la dite « troisième vague », marquée par l'intersectionnalité et l'ouverture vers les mouvements *queer*.

Ces études de cas que nous avons parcouru ensemble ici montre que la distinction n'est pas aussi nette : que les mouvements féministes qui naissent dans les années 2000 peuvent encore s'inspirer de concepts, de méthodes et d'idées développés dans les années 1970. Les principes les plus anciens, comme les marches *Reclaim the Night*, côtoient au sein même de la scène *punk*-féministe des concepts plus récents, comme les *SlutWalks*.

Si les premiers font, certes, l'objet d'adaptations aux évolutions de la pensée féministe, on remarque tout de même une forme de continuité entre les dites « vagues », et non une démarcation radicale –

22 www.youtube.com/watch?v=HWxFym7h8LQ

23 pansydivision.bandcamp.com/track/smells-like-queer-spirit-live-1992

24 xironx.bandcamp.com/track/cum-out-and-play-2

25 www.youtube.com/watch?v=Uasr3AqHMPg

comme le suggérait déjà Diane Lamoureux dans un article intitulé « Y a-t-il une troisième vague féministe ? »²⁶.

De même, les mouvements féministes se mêlent ici avec des mouvements LGBT ou *queer*, pour aborder de manière plus large la question du genre, sans pour autant renier complètement l'historicité de ces derniers, comme le marquent par exemple les références de Vices et Râlements Déviants au FHAR.

26 Lamoureux (2006), « Y a-t-il une troisième vague féministe ? » in *Cahiers du genre*, Vol.117, n°3, L'Harmattan.